

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 50

Artikel: Angoisses paternelles
Autor: M.-E.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210865>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

comparurent à sa barre rendirent toujours hommage à sa droiture, à son équité, à sa bienveillance. N'est-ce pas le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un juge ? V. F.

Petite Jeanne. — Un monsieur d'âge mûr fait de son air le plus grave à la petite Jeanne qui a sept ans :

— Voyons, Jeanne, veux-tu m'épouser ?

L'enfant, qui a pris la chose au sérieux, fait une petite moue et ne répond pas.

— Allons, réponds, dit la maman, veux-tu épouser monsieur ?

Petite Jeanne, très troublée :

— Je... je veux bien. Puis, se penchant vers sa mère et à mi-voix : Mais j'en aimerais mieux un plus neuf.

ON DRAGON A TSEVAU

EN vaitcé iena que m'a été contâie pè on frathè que dit còque coup dâi dzanlhie. La vo vu dere tot parâi.

Vo sède prau que noutrè sordâ l'ant dû allâ borra noutrè frontièrè et gardâ noutrè bouène. Lè calonniè, lè carabinè, lè sordâ que lâi dîant fantassin, mîmameint tant qu'âi dragon à tse-vau sant parti. Lè stau zisse que faillâi vère avoué lau grante palace, lau solâ à mandze que vant tant qu'âi dzênâo, lau tsausse de couâi, lau cheintere et lau kièpi avoué clli bet de quavetta que lâi mettânt dèssu. L'étant asse fiè que ion que vint po lo premi coup dau conset communal, et picatâvant su lau tsevu que l'étâi ma fâi bin biau.

Lo pe galé de elliau z'hommo à tsevu étâi prau su Couiston. L'avâi bounâ façon, mâ l'avâi fè souffri sa fenna, la Luise à Bâozon. Quand l'avâi étâ su son pique, la Luise l'étâi tot parâi saillâtè que dèvant ; lè get lâi pequâvant, et ie pelhionâve on bocon ; cein lâi fasâi bin mè d'ître d'obedjâ de dremi tota soletta que de vère son Couiston fotre lo camp. Ie fâ dinse à son hommo po lâi dere à revèrè : « Eh bin ! te sâ, Couiston, se te rolhie atant lè z'ennemi que te m'a rolhia, t'i binstout générât. »

Et mon Couiston l'a dèguierpi.

Onna nè que tota la dzornâ l'avâi bargagnî et lè dragon à tsevu l'avant pacotâ dein lè truffièrè, Couiston l'avâi tant de vouarga et son ruque assebin qu'on arâi djurâ que lè doû ne fasant rein que ion. Principalement que stau dzor Couiston l'étâi tant mafi que l'avâi l'air asse bîte que son zèbre. Sè redzoyessâi d'arrevâ vè onna carrâie iò dè vessâi lodzi. Vè l'ottô, noutron dragon vâi on demi-monsu (que l'étâi on bocon fou) et que l'a cru, à la couleu dâi doû que l'arrevâvant l'on dèssu l'autro, que cein l'étâi bo et bin ion de elliau corps quemet on yayâi su lè z'ermâne et qu'on lâi dit lo *centaure* (à cein que raconte lo ministre, que l'a recordâ lo latin). Adan ie fâ dinse à Couiston :

— Iò allâ-vo dinse ?

— Su einvouyî pè lo gros major po veni dremi tsf-vo.

Lo mi-fou vòdaite on bocon clli l'hommo à duve tîte, mèsoure la porta de l'ètrâblia et fâ :

— Lâi a pas moyan. Vo ne pouâide pas eintrâ quie dedein. L'è trau bas por vo.

Quand mon Couiston vâi cein, dècheint de tsevu po mèsourâ assebin la porta. Adan, lo mi foulâi dit dinse :

— Oh ! ne savè pas que la bîte de dèssu sè pouâide dèmontâ. Du que cein sè dèmonte, l'è su que vo pouâide eintrâ !

MARC A LOUIS.

Mot d'enfant. — Un petit garçon de dix ans demande d'une voix émue à sa mère, veuve :

— C'est vrai, maman, que tu vas te remari-er ?

— Eh ! oui, mon enfant.

Le pauvre petit, avec des larmes dans les yeux :

— Mais alors, tu ne t'appelleras plus comme papa ?

ANGOISSES PATERNELLES

Monsieur a accordé la permission du théâtre à Madame.

1^{er} TABLEAU

Monsieur (*qui a soif de solitude et de tranquillité*). — Eh bien ! tu es prête chérie ?

Madame. — Oui, mon ami. J'ai juste le temps d'aller prendre maman. Ce qu'elle va être heureuse !... Elle t'aime beaucoup, tu sais !

Monsieur (*sans élan*). — Et moi donc !

Madame. — Tu surveilleras attentivement bébé, n'est-ce pas ? Jeannette a le sommeil léger et...

Monsieur. — Oui, mon amie.

Madame. — Si elle pleure, tu lui prépareras des camomilles légères, avec un peu de sucre, très peu...

Monsieur. — C'est entendu.

Madame. — Au surplus, comme elle a suffisamment mangé, j'espère qu'elle dormira.

Monsieur. — Je l'espère de même. Allons, hâte-toi, tu vas te mettre en retard.

(*Nouveaux baisers. Madame part.*)

II^e TABLEAU

Monsieur. — Enfin, nous allons pouvoir travailler un brin. Et tout d'abord, allumons une de ces bonnes vieilles pipes (*il enfamme une allumette*). C'est égal, un peu de solitude et de tranquillité de temps à autre, ça fait du bien ! (*tirant une bouffée*) Ça repose ! (*avec conviction*) Ça détend les nerfs ! Voyons, où en étions-nous de notre fameux travail sur la liberté ? (*Il lit*) « Toutes les fois que nos volontés sont satisfaites nous sommes heureux ; malheureux si elles sont contrariées. Or la liberté n'est pas autre chose que la puissance de faire ce que l'on veut. La liberté et le bonheur ne sont donc qu'une seule et même chose. » Mais voilà qui n'est pas mal ! Pas mal du tout, vraiment. Allons, continuons.

(Au moment où il se met à écrire, un léger cri provenant de la chambre voisine se fait entendre.)

Monsieur (*vaguement inquiet*). — Allons bon ! (*écrivain*) « Voilà la théorie, la formule idéale de la réalisation... » (*nouveaux cris plus accentués*). Crac, voilà Jeannette qui s'éveille !

(Il sort un instant et revient portant le bébé qui crie à gorge déployée.)

Monsieur (*caressant*). Pleure donc pas mignonne. Voyons ! Voyons ! Voulez-vous rire, mamz'elle, et bien vite !

Le concert continue.

Monsieur. — Je vais la bercer, ça la calmera (*il chante en se promenant de long en large*). Do, do, l'enfant do, la maman viendra tantôt, apporter du bon gâteau...

Une légère accalmie se produit.

Monsieur. — Je crois que ça marche. Elle va se rendormir. Do, do, l'enfant do, la maman...

Mlle Jeannette ouvre de grands yeux et se tait.

Monsieur (*trionphant*). Ça y est ! Il n'y a encore que les pères pour vous ramener un moment aux bons sentiments. Maintenant, made-moiselle, on va vous déposer un instant sur ce canapé. Là ! Coucou, la voilà !

A peine se sent-elle abandonnée, que Mlle Jeannette reprend furieusement son solo.

Monsieur. — Mais qu'a-t-elle donc à crier ainsi ? Et puis, pas tant d'affaires : aux grands

maux les grands remèdes, préparons les camomilles.

Mlle Jeannette accepte deux ou trois cuillérées du breuvage. Après quoi :

Mlle Jeannette. — Hi ! hi ! hi !

Monsieur. — Elle doit mourir de faim, la pauvre petite ! Et sa nounou qu'est pas là ! J'peux cependant pas lui donner à têter, moi. Si je lui offrais une becquée de confiture ? Mais voilà, c'est sans doute un peu lourd pour son jeune estomac. (*Il se remet à chanter*). Dodo, le bon gâteau... (*à part*) Je crois que je m'embrouille... (*Il tire sa montre*). Dix heures ! Est-ce que par hasard Suzanne aurait l'intention de passer la nuit au théâtre ? Ah ! les voilà bien les femmes ! Ça part, ça s'amuse, ça jabote, et ça abandonne leurs maris avec des tas de griots sur les bras. C'est dégoûtant, parole d'honneur !

(Pendant ce monologue, Mlle Jeannette a de nouveau fait silence. Soudain Monsieur sent une douce chaleur lui caresser la peau.)

Monsieur (*ahuri*). — C'que c'est que ça encore ? Ma parole, il me semble, on dirait... Mais oui, parbleu. Elle m'a, elle me, elle m'a bel et bien fait pipi sur le bras ! Elle t'élève bien, ta mère !!! Je lui présenterai mes compliments. (*Tirant sa montre*). Dix heures un quart, seulement ! (*anéanti*). Que vais-je devenir, mon Dieu ! M.-E. T.

Un mot de soldat. — Le fusilier J., équipé au complet, a pris congé de sa famille et rencontre un de ses amis, qui lui dit :

— Alors, tu pars, J., n'as-tu pas un peu d'émotion ?

— Oui, mon vieux, on part, l'arme au bras et larme à l'œil !

(*Certifié authentique par Closby.*)

LETTRE D'UN LAUSANNOIS

à un compatriote habitant l'Amérique.

Lausanne, 5 décembre 1914.

Mon cher ami,

Tout d'abord, merci de votre lettre, dont l'amabilité m'a fait oublier l'arrivée tardive. Cette maudite guerre a tout bouleversé.

Il paraît donc que l'Océan n'a pu vous défendre des atteintes de la conflagration européenne. La situation économique pâtit aussi, en Amérique, de ces tristes événements. Cela n'a rien que de très naturel, en somme.

En Suisse, à Lausanne, tout au moins — car je ne sais ce qui se passe ailleurs — les apparences sont bien sauveées, je vous l'assure. Qui ne saurait rien de la guerre ni de ses conséquences pour les neutres, ne se douterait nullement ici du malaise économique, encore qu'il frappe toutes les classes de la population.

Au début des hostilités, nous avons été tous peu ou prou saisis d'une folle panique. Chacun se croyait perdu. On envahissait les magasins d'alimentation, on prenait d'assaut les banques. Les cafés fermaient à 10 heures du soir et, la nuit venue, on ne voyait pas plus clair en ville que dans un four. Tout divertissement, toute musique étaient interdits. C'était le règne de la terreur.

Puis, au bout d'un mois de guerre, lorsqu'on s'aperçut que nous étions encore de ce monde, que les belligérants — respectant mieux notre sol que celui de la pauvre Belgique — n'avaient pas envahi le pays, on revint à des idées plus raisonnables, à une plus juste conception des choses. La vie qu'on appelle « normale » reprit peu à peu. Et maintenant, mon cher ami, n'étaient les justes lamentations du commerce et de l'industrie ; n'étaient, dans les conseils, les rapports et les discours des magistrats attirant